

leur servir de "cicerone" dans ce "chaos inextricable" de la littérature contemporaine, "d'où surgissent pourtant de "brillantes individualités, et qui, par l'avènement d'une restauration religieuse et sociale, deviendra peut-être "la préface d'un nouveau grand siècle!"

Ses idées en littérature, qui se voient déjà un peu dans sa première "chronique," ne sont probablement pas toutes justes ; loin de là. Mais ce même article, nous prouve que Monsieur Chs. B. est littérateur catholique ; et cela suffit amplement pour que tous les étudiants s'empressent de profiter de la bonne aubaine.

DENIS RUTHBAN.  
Canada, 26 avril 1887.

#### PRIMEUR.

*Note de la rédaction.* Nous avons annoncé qu'un volume intitulé *Parfums de l'Exil* paraîtrait prochainement. L'auteur nous adresse la lettre suivante avec quelques pages du nouveau livre.—On souscrit aux bureaux de *l'Etudiant*, 33 centins l'unité.

M. le Rédacteur,

Je commence à redouter les tendresses de mes amis à propos de mon futur volume ; vous comprenez : *et nascitur ridiculus mus !* Toutefois si la souris rapporte à mes pauvres, j'en serai tout aussi fier que si elle était un éléphant ! Et puisque c'est une œuvre de charité, j'ose croire qu'on finira par acheter ma production par sympathie ou par "compassion."

Je viens de feuilleter mon manuscrit et je vous envoie pour *l'Etudiant* le premier chapitre qui m'est tombé sous les yeux :

#### VENISE

Il était midi, les colombes de la Place St-Marc prenaient leur diner et nous avions besoin du nôtre. Après avoir bu à la santé du doge et de sa noble épouse nous prîmes une gondole pour visiter cette opulence tombée des vainqueurs d'autrefois.

Venise est un Pompéi moderne ; c'est la ville du silence, du mystère et des soupirs. Pourtant aucun Vésuve, aucun tremblement de terre n'a ravagé ses palais et ses églises ; ils sont debout dans leur splendeur mais la main du Seigneur a passé sur cette Reine des mers ; elle lui a laissé sa couronne mais lui a pris son sceptre. Tout est encore là, le pouvoir excepté.

Un air de mélancolie règne partout ; on dirait une des villes coupables que la justice Divine a oubliée mais que l'atmosphère seule de ses crimes a desséchée.

Je visitai les Prisons de Silvio Pellico, le palais des doges, je gravis la tour St-Marc, parcourus la place où le lion de Venise dort ; tout semblait mort, mais d'une mort douce, langoureuse, plaintive comme Desdemona sous la serre d'Othello.

La mer elle-même a cette mélancolie byronienne qui faisait rêver Lamartine et Chateaubriand. Les vagues sont molles et vous bercent par un ciel moelleux qui vous enlève l'idée du travail et nous rend langoureux comme les premiers effets d'une dose d'opium.

Le soir nous allâmes au théâtre entendre la Messe de *Requiem* de Verdi. Jamais je n'oublierai le chant de l'Of-